



FERDJIOUA & ZOUAR'A

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite et fin. — Voir les nos 127, 128, 129 et 130)

Après cette sévère leçon, tout, pendant quelques mois, sembla rentrer dans l'ordre ; l'omnipotence des Azeddin dans le Zouar'a paraissait, sinon détruite, du moins considérablement amoindrie. Il était impossible d'y mettre le jeune Bou Lakheras qui avait prouvé son peu d'influence ; mais on lui donna les tribus de la rive droite du Roumel, et on plaça ainsi vis-à-vis des Azeddin un agent qui avait le plus grand intérêt à les surveiller avec soin.

Ces dispositions ne produisirent pas les résultats que l'on était en droit d'espérer. A peine nos troupes s'étaient-elles retirées, que les Azeddin donnaient de nouvelles preuves de leur insigne mauvaise foi en recommençant leurs méfaits et en enlevant toute sécurité à Mila et aux Azels. L'appui ostensible en cavaliers, en armes et en munitions qu'ils avaient prêté aux Kabyles révoltés du cercle de Philippeville et au chérif Ben Yamina, l'auteur de l'attaque d'El-Arouch, au mois de mai 1849, leur attitude insolente vis-à-vis de nous, n'étaient plus tolérables. Il était inutile et même humiliant de tenter plus longtemps des voies de négociation et de douceur avec de tels hommes. Rien ne

Revue afric., 22^e année. N° 131-132 (SEPT.-NOV. 1878.) 21

pouvait les faire rentrer dans le devoir, sinon une opération décisive qui leur enlevât toute autorité. Pour atteindre ce but, il fallait pénétrer dans les régions où les frères Ben Azeddin avaient un refuge possible, fouiller et soumettre la montagne.

Le 21 mai 1849, le général Herbillon entra dans le Zouar'a et allait camper à Fedj-Baïnen, col qui sépare le Zouar'a des Arrès. Bou Rennan, emmenant ses troupeaux, ses cavaliers et tout son monde, s'était retiré chez les Beni-Mimoun. La montagne des Beni-Mimoun, séparée du massif voisin par de profonds ravins, s'élève comme une île isolée dont les abords sont excessivement abruptes. Les Kabyles considéraient cette position comme une forteresse inexpugnable; aussi ne s'attendaient-ils nullement à nous voir entreprendre un coup de main de ce côté. Bou Rennan y avait concentré toute sa fortune et tout son monde.

Après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, le général allait avec deux bataillons faire la reconnaissance du pays des Beni-Mimoun en suivant la rive droite de l'Oued Ya. Les cavaliers de Bou Rennan essayèrent de défendre le passage; la rivière était remplie de troupeaux, les versants en étaient couverts aussi. L'occasion était des meilleures pour frapper un coup décisif. Notre infanterie allait au pas de course débusquer l'ennemi et le précipitait dans la rivière où l'atteignaient toutes les balles. Restait à se rendre maître de la montagne servant de citadelle. Le commandant Bourbaki, chargé de l'attaquer, jeta un coup d'œil sur le terrain et découvrit de petits sentiers de communication. Avec ses tirailleurs il se jeta dans le ravin où il fut accueilli par une vive fusillade; mais sans perdre son temps à tirailler, il avança autant que les difficultés des précipices pouvaient le lui permettre. Enfin il atteint la rive opposée. La défense de l'ennemi jusqu'alors terrible devient impossible. La barrière réputée infranchissable a été dépassée, il n'y a plus de salut que dans la fuite. Les Kabyles, n'osant croire à tant d'audace, n'avaient pas songé à se ménager une retraite. Derrière eux est une montagne aux pentes raides et découvertes. Les obstacles qui devaient les protéger sont devenus des empêchements pour la fuite. Les cavaliers de Ben Azeddin se voyant

coupés et perdus abandonnent leurs chevaux : ils cherchent à se sauver à pied dans les broussailles au fond du ravin. Malheureusement la nuit s'approchait, elle allait suspendre une affaire qui était devenue décisive, mais qui pouvait, d'un seul coup, abattre les Ben-Azeddin en nous livrant toutes leurs ressources.

La colonne fut prudemment ralliée pour ne pas s'égarer dans l'obscurité à travers ces ravins inextricables et rentra au camp avec une quantité considérable de butin en mulets, effets et troupeaux. Une quarantaine de chevaux, tous sellés et bridés, étaient entre les mains de nos tirailleurs ; la plupart avaient encore le fusil pendu à l'arçon de la selle.

Malgré cette défaite, les Ben-Azeddin veulent tenter un dernier effort. Appelant à eux les contingents de l'intérieur de la Kabylie, ranimant le courage des Beni-Mimoun, ils essayent encore d'inquiéter le camp français établi à Fedj-Agdal. Mais l'affaire du 3 juin dans laquelle fut tué un de leurs amis, principal cheïkh des Beni-Habibi, et l'incendie des beaux villages des Beni-Mimoun vinrent leur prouver qu'ils ne pouvaient résister à l'autorité qu'ils avaient jusqu'à ce jour méconnue. Le prestige des Ben-Azeddin était détruit aux yeux de leurs partisans démoralisés.

Abandonné des siens, Bou Rennan se retira chez les Beni-Rizelli, des Beni-Ider, et son frère Mahammed, qui avait abandonné toute participation active aux événements, demanda asile à Bou Akkaz ben Achour, cheïkh du Ferdjioua, qui se rendit sa caution.

Le général, pressé par les événements, dut s'éloigner du Zouar'a pour se porter vers Tamalous et l'Oued-Guebli où le chérif Ben Yamina avait mis le désordre et menaçait les environs de Philippeville. Si, dans ce moment d'embarras, Bou Rennan avait demandé ouvertement l'aman, nul doute qu'on le lui eut accordé ; car son énergie et sa fermeté en eussent fait un allié des plus utiles, s'il s'était franchement rallié à nous. Il n'en fit rien, s'obstinant à ne pas vouloir se présenter devant le général, et ce fut alors qu'on investit son neveu Bou Lakheras.

L'espèce de calme qui suivit ces actes de vigueur ne fut pas de longue durée. Se fiant sur le retentissement fâcheux produit par l'insuccès de nos troupes à la première attaque de l'oasis de

Zaatcha, les Ben-Azeddin crurent encore le moment favorable pour reprendre leur suprématie dans le Zouar'a. Bou Rennan et cheïkh Mahammed sortant de leur retraite reparaissaient inopinément sur le théâtre de l'action. Le premier, à la tête d'un petit nombre de cavaliers, se présente sur les bords de l'Oued-Eudja et met pied à terre autour de la fontaine d'Aïn-Nakhela qu'ombrage un joli bouquet de palmiers. Bou Lakheras, notre kaïd, aussitôt averti, se porte à sa rencontre; mais lorsque l'oncle et le neveu se trouvent en présence, les cavaliers refusent des deux côtés de faire feu; bien plus, une partie du goum de Bou Lakheras l'abandonne, et presque toute sa smala passe à Bou Rennan.

Aussitôt que la défection des gens de notre kaïd fut connue, le général envoya à Mila le capitaine Saddle pour examiner la situation. Cet officier reçut en arrivant des lettres des frères Azeddin sollicitant la paix et l'aman, et, comme par le passé, protestant toujours de leur fidélité et de leur bon vouloir. En même temps, Bou Akkaz écrivait pour demander qu'on replaçât le cheïkh Mahammed comme chef effectif de toute cette région.

C'était la première fois que le cheïkh du Ferdjioua intervenait directement dans les affaires du Zouar'a, et on pouvait en conclure que tout cet incident était un coup monté entre lui et les frères Azeddin. Bou Akkaz, en effet, avait dû voir avec peine la chute de ses anciens amis et surtout l'organisation nouvelle du Zouar'a. Il sentait que c'était un grand coup porté à lui-même que la destruction d'un pouvoir semblable au sien, puisque les frères Azeddin avaient comme lui gouverné et administré jusque-là sans être assujettis à aucun contrôle. Aussi cherchait-il à les faire replacer, et il offrait d'envoyer à Constantine le fils du cheïkh Mahammed, espérant que la présence de ce jeune homme de quinze ans suffirait pour faire donner l'investiture au père. Il alla même jusqu'à offrir, pour obtenir le pardon et le rétablissement de son ami dans ses anciennes fonctions, de verser, en leur nom, au Trésor une amende de 50,000 francs. Bou Akkaz avait déjà trop grandi dans son pouvoir indépendant; si on avait accepté ses propositions, c'eût été le grandir encore davantage.

et le poser comme le protecteur de ses voisins. Cette influence était trop contraire à nos intérêts : on l'écarta sagement.

Cependant les tribus de la rive droite du Roumel restaient fidèles à Bou Lakheras ; celles du Zouar'a étaient neutres, ainsi que les Arrès ; quant aux gens des azels, ils abandonnaient le pays pour se retirer au sud de Mila et se mettre sous notre protection.

Les Azeddin restèrent réduits à un petit groupe de serviteurs fidèles et s'établirent en camp volant dans le Zouar'a. Pour rétablir la situation, on fit sortir quelques troupes de Constantine, non pour agir effectivement, mais comme appui moral. Bou Lakheras put reconstituer son goum et reprendre le dessus. Il refoula ses oncles dans la montagne d'où ceux-ci ne sortirent plus que pour tenter quelques coups de main dans la plaine. Après chacune de leurs tentatives, ils ne manquaient pas d'envoyer à Constantine des lettres et des émissaires pour protester de leur dévouement et assurer qu'ils étaient débordés par leurs gens. Leur position commençait néanmoins à devenir excessivement fautive, et les populations kabyles au milieu desquelles ils s'étaient réfugiés ne leur prêtaient plus leur concours qu'à contre-cœur. Il n'eut tenu qu'à Bou Lakheras d'exploiter cette situation à son profit ; mais son manque d'activité et son peu d'intelligence l'en rendirent incapable, et il ne sut que s'aliéner les tribus qui lui étaient restées fidèles.

Enfin, au mois d'octobre 1849, cheïkh Mahammed se présenta lui-même à Constantine pour obtenir l'aman. Il y fut parfaitement accueilli et ne demanda en échange de sa soumission qu'à conserver une part dans le commandement, pour lui et son frère Bou Rennan.

L'incapacité notoire de Bou Lakheras, l'antipathie qu'il inspirait aux montagnards, le peu de services qu'il avait su nous rendre avec tous les moyens qu'on avait mis à sa disposition, ne permettaient pas de laisser entre ses mains ni le Zouar'a, ni l'Oued-el-Kebir. On lui conserva provisoirement les Mouïa, les Beni-Telilen et les Beni-Braham. Mahammed fut nommé kaïd du Zouar'a, Arrès, Ouled-Asker, Oulad-Ahïa, Oulad-Aouat ; et Bou Rennan eut le commandement de tout le bassin de l'Oued-el-Kebir. Cette solution offrait de grands avantages en nous

ouvrant la route de Gigelli et en rendant accessible tout ce pâté de montagnes de la petite Kabylie qui nous était resté fermé jusqu'alors et dans lequel nous n'aurions pu pénétrer qu'au moyen d'énormes dépenses de sang et d'argent. Peu après, Bou Rennan se présentait également à Constantine et recevait comme son frère l'investiture.

Ce dernier incident donnait entièrement satisfaction à l'opinion publique à laquelle la soumission du cheïkh Mahammed avait encore laissé quelques doutes. C'était Bou Rennan qui était réellement l'âme de la résistance dans la montagne. Sa réputation de bravoure et d'audace en avait fait le chef reconnu de l'opposition dans cette région, opposition dont Mahammed était plutôt le conseil que le bras. Homme d'une intelligence supérieure pour un Kabyle, son obésité lui rendait très-pénible l'usage du cheval et les fatigues de la vie errante qu'il était obligé de mener, tandis que son frère Bou Rennan plaisait aux Kabyles par sa tournure martiale, sa figure expressive, par sa vigueur et son indomptable énergie. A eux deux, on peut dire qu'ils faisaient l'homme accompli. Aussi la soumission ne fut-elle considérée comme complète que lorsque tous deux l'eurent affirmée par leur présence successive à Constantine. La seule condition que les Azeddin parurent vouloir mettre à leur obéissance fut de voir disparaître leur neveu Bou Lakheras de la scène politique. Ce dernier avait rendu trop peu de services à l'autorité pour qu'elle tint à lui, et l'on accéda au désir formé par ses oncles. Le kaïdat des Mouïa fut donné, sur la demande de Bou Rennan, à son jeune parent Bou Lakheras ben Mahammed (descendant de Guidoum), celui-là même dont il avait empêché le meurtre quelques années auparavant, ainsi que nous l'avons vu plus haut. L'autre Bou Lakheras (fils d'Azeddin) fut placé à l'Oued-Zenati, où on lui donna la jouissance d'azels. Il y mourut dans l'obscurité, peu de temps après.

A partir de ce moment commença pour les Azeddin une période où, sous notre protection, ils restèrent les maîtres à peu près absolus de ce pays; le contrôle sur leur administration ne pouvait être qu'insignifiant, et on ne leur demandait guère que de garantir la tranquillité de la région montagneuse où s'exer-

çait leur autorité et où nos troupes n'avaient point encore pénétré. Les Azeddin ne le firent qu'au prix de lutttes fréquentes et sanglantes avec les tribus indisciplinées placées sous leurs ordres et qui se pliaient difficilement aux exigences de leurs chefs.

Lors de la marche du général de Saint-Arnaud sur Gigelli, en 1851, Bou Rennan suivit la colonne avec ses cavaliers et se distingua en plusieurs occasions. Parti de Mila, le 9 mai, avec une division forte de 9,000 hommes environ, le général, après avoir bivouaqué sur l'Oued-Endja, atteignit, sans coup férir, le lendemain matin, le col de Fedj-Bainen. Une résistance énergique l'attendait au-delà du ravin profond où coule l'Oued-Ya qui sépare Fedj-Bainen de Fedj-el-Arbâ. Il fallut franchir ce passage dangereux sous le feu de cinq ou six mille Kabyles protégés par des retranchements en pierres sèches, construits avec beaucoup de soin et d'intelligence. Malgré ces obstacles, malgré le défilé du gros village de Kazan opiniâtement défendu, nos troupes escadalaient les pentes abruptes de la montagne pour atteindre le col. On opérait en plein pays des Azeddin ; et en cette circonstance, servant de guides par des sentiers affreux, combattant au milieu de nos avant-gardes et des tirailleurs, ils se firent admirer par leur bravoure. Dans la marche difficile à travers les forêts, pleines d'embuscades ennemies, qui séparent Fedj-Menazel du campement d'El-Aroussa, ils nous furent également d'une utilité incontestable. Bou Rennan était blessé dans un de ces combats ; plusieurs de ses cavaliers étaient aussi tués ou blessés à ses côtés ; la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur le récompensa de sa belle conduite.

L'année suivante, le général de Mac-Mahon partit à la tête d'une nouvelle colonne pour marcher contre les Kabyles qui n'avaient pas été atteints dans la précédente campagne. C'était en majeure partie chez les tribus de la vallée de l'Oued-el-Kebir, placées sous les ordres de Bou Rennan, que nous allions opérer. Ce fut d'abord aux Oulad-Aïdoun, les plus récalcitrants, que se porta le général. Les 15 et 16 mai, les Kabyles tentèrent des attaques de nuit qui leur coûtèrent beaucoup de monde. Dans la nuit du 19, ils éprouvèrent de nouvelles pertes en attaquant à

la fois deux faces du camp. Enfin, dans la journée du 24, nos troupes eurent une brillante affaire. Un chérif, du nom de Bou Sebâ, s'était retranché avec 1,200 Kabyles dans les villages des Oulad-Aouat. Malgré la force de la position qu'il occupait, le village fut enlevé avec autant de rapidité que d'énergie. Les Oulad-Amor et les Mechat avaient aussi leur jour de poudre ; mais leurs rassemblements étaient culbutés et dispersés.

Les tribus qui s'étaient montrées principalement rebelles à l'action des Azeddin étaient les Oulad-Aïdoun soutenus par les Beni-Toufout, les Mechat, les Oulad-Aouât et les Oulad-Asker. Toutes, ayant été châtiées sévèrement, firent leur soumission, et l'influence des Azeddin qui se sentaient dorénavant appuyés par nous, grandit chaque jour.

En avril 1854, cheïkh Mahammed mourut ; on prétend, dans le pays, que Bou Rennan son frère l'aurait empoisonné. Il fut remplacé par son fils Azeddin ; mais ce chef indigène encore jeune passa sous la tutelle de son oncle Bou Rennan qui devint ainsi le chef effectif de tout le pays. On avait également confié dans le cercle de Gigelli le kaïdat des Beni-Ider à Si Ahmed bel Hadj, parent de Bou Rennan.

La situation se maintint dans le même état jusqu'en 1858. Bou Rennan qui à la mort de son frère avait en ses mains tout le pouvoir, fut souvent en présence de difficultés sérieuses qui l'obligèrent à recourir à la force pour se faire obéir. Par nécessité autant que par politique, nous continuâmes à le laisser agir librement pour ne point entraver son action et pour ne point endosser, aux yeux des populations, la responsabilité d'une administration que nous ne pouvions, dans ces montagnes inextricables, ni diriger, ni contrôler efficacement. Malheureusement Bou Rennan, qui à des qualités réelles joignait tous les vices de la race indigène, était d'une avidité insatiable. Il abusa de son pouvoir pour la satisfaire, et s'attira la haine des Kabyles qu'il pressurait. Jusque dans les premiers mois de 1858, il sut se maintenir sans que des plaintes graves arrivassent à l'autorité. A cette époque, les impôts réglementaires étaient introduits dans les tribus de Gigelli et de Philippeville, et l'élément euro-

péen pénétrait dans les montagnes kabyles pour l'exploitation des forêts données en concession.

La première de ces mesures fit comprendre aux administrés de Bou Rennan, maintenus dans l'exception en ce qu'ils payaient jusque là la lezma dont la répartition et la perception lui étaient complètement abandonnées, qu'il leur serait possible de se soustraire à cet arbitraire en rentrant comme leurs voisins dans la loi commune ; la seconde, exploitée par la malveillance qui la représentait comme un envahissement qui devait les priver un jour de leurs ressources, les amena à détruire leurs forêts par l'incendie pour nous éloigner, puisque c'étaient elles qui nous attiraient dans le pays.

Bou Rennan, sans nul doute, encouragea chez eux ces dernières tendances, car il ne voyait pas sans peine la colonisation et toutes les réglementations qu'elle allait entraîner à sa suite, s'introduire dans ce pays dont il était habitué à se considérer comme le maître souverain. Quoi qu'il en soit, le but des Kabyles fut, dès lors, de renverser d'abord Bou Rennan et les cheïkhs soumis à son influence, sauf à subir notre action directe, et en second lieu d'empêcher le développement des intérêts européens. Des incendies se déclarèrent bientôt dans tous les massifs boisés de l'Oued-el-Kebir et du Zouar'a, et peu s'en fallut que le feu qui s'était étendu sur une surface de 5,000 hectares et avait attaqué près de 550,000 chênes-liège, ne détruisit toutes les richesses forestières de cette contrée. Toutes les mesures restèrent d'abord sans résultat contre cette conjuration incendiaire, et elle ne cessa que devant la responsabilité que l'on dut faire peser sur les tribus et l'activité que déployèrent les officiers des affaires arabes pour assurer la surveillance et détruire l'effet des bruits qui avaient excité l'imagination crédule des montagnards.

Conseillés par ceux de leurs frères qui habitent Constantine, où ils exercent la profession de forgerons et de maçons, ou qui servent dans nos rangs, les Kabyles portèrent d'abord individuellement leurs plaintes à l'autorité française ; nous étions sans moyens pour connaître la vérité. Après les individus isolés vinrent les députations ; il devenait de jour en jour plus urgent d'avoir un représentant de notre autorité dans le pays même, afin

de pouvoir donner satisfaction à toutes ces plaintes et de maintenir l'ordre que ces manifestations tendaient à troubler.

Bou Rennan, pressentant l'amointrissement de pouvoir qui résulterait forcément pour lui de notre initiation dans les affaires de son commandement, voulait prolonger la situation, en nous prouvant qu'il était toujours à même de tenir le pays. Il chercha à agir par intimidation sur ceux qui venaient jusqu'à Constantine pour se plaindre ; quelques fractions exaspérées résistèrent à ses ordres et refusèrent les corvées qu'il leur demandait ; les gourbis qu'il avait fait construire chez les Oulad-Aouat, pour abriter ses troupeaux en hiver, furent incendiés ; des troubles eurent lieu, et ses agents furent insultés sur les marchés des Oulad-Aïdoun.

Sentant que son pouvoir croulait, il voulut le rétablir par un coup de vigueur : il représenta ces faits qui lui étaient personnels comme des dispositions à la révolte, et écrivit que ses tribus s'entendaient avec les Beni-Toufout, les Oulad-el-Hadj et les gens du Goufi, chez lesquels régnait encore l'agitation que j'ai signalée plus haut, pour préparer une insurrection générale. Il demandait enfin, pour conjurer le danger, à châtier les Oulad-Hannache qu'il représentait comme les meneurs du complot, parce que c'étaient eux qui faisaient le plus de résistance.

Bou Rennan fut autorisé à se porter chez les Oulad-Aïdoun avec ses cavaliers, pour réprimer le désordre, s'il se produisait ; mais il lui était expressément défendu de prendre l'initiative et de donner ainsi, par une répression anticipée, le signal de complications qu'il fallait éviter, tout en ne négligeant aucun moyen pour maintenir la tranquillité. Au lieu de se renfermer dans ses instructions, il attaque, le 10 juillet, les Oulad-Hannache qui résistent et lui tuent quelques cavaliers ; il put cependant brûler leurs gourbis.

Dès que ce fait fut connu à Constantine, le général Gastu envoya sur les lieux deux officiers. Les Oulad-Hannache qui s'étaient sauvés dans les forêts reparurent à la vue de l'uniforme français. Le calme se rétablit, et Bou Rennan dont les projets étaient déjoués et auquel le général manifesta son mécontentement, sembla dès lors comprendre la véritable voie qu'il avait

à suivre pour conserver sa position. Cette leçon ne devait point toutefois le corriger, et l'instinct arabe allait bientôt l'emporter sur le raisonnement. Les incendies se déclarèrent dans son commandement ; il crut pouvoir en profiter pour arriver à recouvrer la liberté d'action qu'il désirait obtenir, afin de se venger des résistances que ses exactions rencontraient. Prétendant que les moyens de surveillance ordinaire ne pouvaient lui suffire, il ne prit aucune disposition pour empêcher ces incendies ou pour en signaler les auteurs. Il devenait cependant indispensable d'arrêter ces conjurations qui menaçaient d'une destruction complète les magnifiques forêts de cette contrée.

La commission disciplinaire de Constantine, appliquant le principe de la solidarité, frappa chacune des tribus sur le territoire desquelles le feu avait été mis, d'une amende collective proportionnée à ses ressources.

La perception de ces amendes dut néanmoins être confiée au kaïd et à ses cheïkhs, parce que nous n'avions encore aucun autre moyen à employer.

Ce fut alors que la résistance qui ne s'était produite jusque-là que par des réclamations, se manifesta ouvertement contre Bou Rennan. Six tribus refusèrent de verser entre ses mains le montant de leur amende, et l'attaquèrent, le 13 et le 14 novembre, sur la rive gauche de l'Oued-el-Kebir, près de la maison du cheïkh Bou Temine, où il s'était établi avec 150 cavaliers.

Une fois compromises, ces tribus cherchèrent un appui chez les autres ; toutes celles qui avaient déjà payé, mais qui n'attendaient qu'un signal, se rallièrent aux premières. On acheta de la poudre et des balles qui parviennent toujours dans le pays par contrebande, malgré la surveillance ; et si les Beni-Toufout, les Oulad-Attia et les gens du Goufi et de Philippeville, qui avaient des émissaires dans l'Oued-el-Kebir, avaient cédé avant l'arrivée de la colonne, nul doute que ce premier acte de désobéissance n'eût amené une révolte générale dans ces montagnes difficiles. Il était donc urgent de se porter dans le pays avec des forces suffisantes pour vaincre toute résistance, si elle venait à se produire.

Le 22 novembre, une colonne de 4,000 baïonnettes, sous les

ordres du général Gastu, était réunie à Fedj-el-ma-el-Abiod, chez les Mouïa, et, le 23, se dirigeait sur les Oulad-Aïdoun contre l'agitation.

Les tribus effrayées avaient envoyé des députations jusqu'à Constantine, la veille du départ du général, pour s'assurer de la sortie des troupes. D'autres étaient venues au-devant sur la route qui suivait la colonne, au Souk-el-had des Beni-Telilan; toutes protestaient de leurs bonnes dispositions. Le général leur répondit qu'il les écouterait à El-Milia, au centre même de leur pays, et qu'il exigeait, comme premier acte de soumission, le paiement intégral de toutes les amendes qu'elles avaient refusé de verser entre les mains de Bou Rennan. Le 25, au bivouac d'En-Naïm, le général fut rejoint par le kaïd Ben Eenini, des Beni-Toufout; les renseignements qu'il donna sur les dispositions des tribus du massif de Collo ne laissaient plus aucun doute sur l'opportunité de la présence de la colonne. Le bruit de son arrivée avait seul retenu les tribus de Philippeville prêtes à se jeter dans la révolte. Celles de l'Oued-el-Kebir, abandonnées dès lors à elles-mêmes, n'avaient plus qu'à se soumettre.

Le 26, toutes les djemaâ, ainsi que l'avait prescrit le général, étaient réunies à El-Milia et apportaient les amendes. Le lendemain, elles faisaient acte de soumission. Il restait à organiser le pays de façon à prévenir le retour de ce qui venait de se passer et à donner satisfaction aux plaintes de ces populations dans ce qu'elles pouvaient avoir de fondé. Si d'un côté Bou Rennan, cédant à l'instinct arabe, avait abusé de sa position, pendant longtemps il avait assuré dans son commandement une tranquillité d'autant plus sérieuse que les événements appelaient souvent ailleurs notre action et nos forces. Céder devant la manifestation armée de ses administrés, en le destituant, c'était encourager chez ces montagnards un esprit d'insoumission qu'il importait d'abattre pour assurer à l'avenir notre action, l'exécution de nos ordres et le respect de nos agents quels qu'ils fussent. Pour maintenir le principe d'autorité, il fallut conserver à Bou Rennan sa position, tout en la ramenant à ce qu'elle devait être, et en le plaçant sous le contrôle d'un officier laissé au poste de

El-Milia dont les travaux de construction furent immédiatement commencés. Les trois cheïkhs qui avaient été plus spécialement les instruments du kaïd et qui s'étaient attirés la haine des populations, furent destitués et remplacés par d'autres désignés à l'élection par les djemaâ elles-mêmes.

Le 29 novembre, les 1,500 Kabyles environ devant lesquels le général prenait les dispositions qui précèdent, voulurent encore protester contre le pouvoir de Bou Rennan, ainsi réduit, et firent entendre des menaces. Le général leur donna jusqu'au lendemain pour accepter ses conditions et faire ainsi acte de complète soumission, les menaçant, à son tour, de pénétrer dans les tribus et de les châtier de façon à faire un exemple dans le pays. Le 30, toutes les djemaâ revenaient, dès le point du jour, et leur empressement témoignait assez de l'effet de cette menace.

Toute résistance était désormais brisée, le but était atteint.

Les troupes, après quelques jours employés à ouvrir une route pour relier El-Milia à Constantine, furent acheminées vers leurs garnisons respectives.

Le général Gastu s'assurait en même temps par lui-même, en se rendant à Collo par la crête des Beni-Toufout avec un seul escadron d'escorte, que la tranquillité était complètement rétablie dans toutes ces montagnes.

Ces événements de l'Oued-el-Kebir et des montagnes voisines étaient la conséquence inévitable de la position faite jusqu'alors aux chefs aussi bien qu'aux populations de cette partie de la Kabylie. Les premiers n'avaient point compris qu'ils ne pouvaient plus continuer le système d'arbitraire qu'ils avaient pu employer impunément au début de la conquête ; les populations avaient secoué le joug, et la désobéissance devait les entraîner à la révolte.

La création du poste d'El-Milia, où fut laissé M. de Saint-Mars, officier au 3^e tirailleurs, assurait une action directe de notre administration aussi bien que la sécurité nécessaire au développement des intérêts européens engagés dans ces montagnes. On pouvait penser que ces événements ouvriraient les yeux à Bou Rennan, et, en lui démontrant l'impossibilité du

maintien de son pouvoir, l'engageraient à exercer paisiblement, sous notre direction immédiate, une autorité amoindrie, il est vrai, mais encore très-considérable. Il n'en fut rien. Bou Rennan ne chercha qu'à nous créer assez d'embarras pour nous prouver que nous ne pouvions tenir le pays avec les moyens que nous mettions en œuvre. La guerre d'Italie et l'absence d'une partie de nos troupes semblaient devoir merveilleusement le servir à cet effet, et bientôt de sourdes rumeurs, répandues dans les montagnes, y firent naître une agitation qui sur certains points prenait des proportions inquiétantes. Bou Rennan, que l'on ne pouvait encore surveiller que superficiellement, reprenait ses anciens procédés et arrivait par là à son but qui était d'exaspérer les tribus et de les pousser à des actes d'insubordination pour lesquels, pensait-il, en présence des embarras que nous avions au dehors, nous serions bien obligés de recourir à lui et de nous mettre ainsi à sa discrétion. Les Oulad-Asker, les Arrès, les Oulad-Haïa, donnèrent les premiers le signal en refusant de payer l'impôt à leur kaïd. Un officier envoyé sur les lieux pour examiner la situation assistait à Fedj-el-Arba à une scène tumultueuse contre le kaïd qui n'était plus respecté de ses administrés. Les uns et les autres, chassés par les Kabyles à coups de pierre d'abord, puis à coups de fusil, étaient forcés de rétrograder.

C'était à la fin du mois de juin, les chaleurs étaient déjà suffoquantes. Néanmoins, aussitôt que la nouvelle de ces désordres parvint à Constantine, le général Gastu, qui commandait la province, organisa avec le peu de monde qu'il avait sous la main une petite colonne de 600 hommes de toutes armes, sous les ordres du général de brigade Lefebvre qui alla camper à Fedj-Baïnen. Cette troupe excessivement faible n'aurait rien pu entreprendre en cas d'hostilité, mais sa présence au cœur du pays suffit néanmoins pour rétablir la situation. Il se passa, en cette circonstance, un fait étrange qui dévoila les moyens coupables mis en pratique par les Ben-Azeddin pour empêcher toutes relations directes entre nous et leurs administrés mécontents. Qu'il me soit permis de relater, à ce sujet, un souvenir personnel assez curieux. Le général Gastu voulait naturellement se rendre

compte des raisons pour lesquelles une population soumise encore la veille venait de se révolter si brusquement. Dans ce but, il confia au commandant de spahis Bonnemain, parfaitement initié à la langue et aux mœurs arabes, ainsi qu'à moi, la mission d'aller aux renseignements. Nous devions, chacun de notre côté, chevaucher sur les flancs de la petite colonne et tâcher de nous aboucher avec les Kabyles. Pendant la marche, nous n'avions rencontré personne dans ce pays que nous avions fréquemment parcouru auparavant. Depuis quelques jours, nous étions campés à Bâinen, mais pas un indigène ne se montrait. Les villages étaient abandonnés, solitaires, et leurs habitants en armes s'étaient retranchés dans les bois, prêts à faire le coup de feu, si nous marchions contre eux ; c'est à ce parti cependant que nous poussaient les Azeddin qui avaient dressé leurs tentes à côté des nôtres. Tantôt ils annonçaient que les tribus discutaient entr'elles, si elles attaqueraient le camp ; tantôt ils nous remettaient des chiffons de papiers soi-disant écrits par les Oulad-Asker ou les Arrès qui demandaient pardon de leur faute et protestaient de leur soumission. Mais personne ne venait. Fatigués de cette situation qui aurait pu se prolonger indéfiniment, d'autant plus que nous étions trop faibles pour pénétrer dans les forêts, Bonnemain me dit : Je vous propose d'aller voir ces Kabyles révoltés ; puisqu'ils ne viennent pas, allons à eux.

En effet, nous montions à cheval, accompagnés seulement de deux ordonnances indigènes, pour tenir au besoin les chevaux, et n'ayant aucune arme ni les uns, ni les autres. Mais on avait fait le vide autour de nous, et après trois ou quatre kilomètres sur la route vers Fedj-el-Arba, puis dans les bois, nous n'avions rencontré âme qui vive, aux endroits où nous savions que les Kabyles se tenaient d'habitude. Découragés de nos recherches infructueuses, nous faisons une halte auprès d'une source ombragée par un grand frêne. Voici où l'épisode devient aussi étrange qu'important par ses conséquences. Nous n'apercevions personne autour de nous, mais nous étions épiés, et aucun de nos mouvements n'échappait aux yeux embusqués dans la broussaille. On voyait bien que nous étions sans armes et par conséquent sans intentions hostiles ; aussi nous avait-on laissé avan-

cer sans tirer sur nous. Au bout d'un instant de repos au pied de l'arbre, après avoir fumé nos cigarettes, Bonnemain prenait dans sa djebira son *djouak* (petite flûte arabe en roseau) dont, par parenthèse, il jouait à merveille. Il entonna des airs de danse indigène qui vibrèrent aussitôt au milieu de la solitude de ces bois, pendant que les deux spahis-ordonnances et moi accompagnions la cadence en battant des mains à la manière du pays. Au bout d'un instant, un Kabyle montrait la tête derrière un buisson, puis disparaissait. Un moment après, ils étaient deux, puis trois, quatre, et ainsi de suite. Bonnemain voyait comme nous ce manège et soufflait toujours avec une nouvelle ardeur dans son roseau. Quand il constata que ses auditeurs étaient assez nombreux, il se mit à rire et leur adressa de ces plaisanteries burlesques qu'il savait si bien dire.

« Mais venez donc, tas de nigauds ! Pourquoi vous cachez-vous dans la broussaille comme des singes ? Vous voyez bien que nous sommes sans armes ; nous ne voulons ni vous manger tout crus, ni en travers. Approchez ; que nous causions. »

Les Kabyles vinrent, en effet, s'accroupir autour de nous, mais gardant encore leurs fusils entre les jambes par méfiance. Ils nous expliquèrent leur affaire, leurs griefs contre les Azeddin qui les rongeaient d'exactions, et ils ajoutèrent à la fin qu'on avait répandu parmi eux le bruit que nous allions nous emparer de leurs femmes pour les donner aux soldats, et qu'eux, les maris, seraient jetés à la mer ou envoyés en esclavage en France.

Bonnemain, toujours riant et plaisantant sur ces absurdités lancées avec l'intention de nous désaffectionner ces populations naïves, leur reprocha de ne pas avoir envoyé l'un d'eux au camp pour se renseigner sur nos intentions. — Mais comment serions-nous arrivés jusqu'à vous, dirent-ils ; les cavaliers du kaïd nous en empêcheraient ; voyez plutôt vous-même. — Et en effet, du bas de la côte où nous nous trouvions, ils nous montrèrent des cavaliers des goums d'Azeddin placés en vedettes isolées sur les éminences et formant comme un cordon sanitaire autour du camp. C'était trop fort. Nous leur donnâmes notre parole par serments, qu'ils n'avaient rien à craindre sous notre protection. On se toucha la main, on laissa les armes dans les

buissons, et quelques instants après, nous remontions au camp, suivis de toute la population que nous amenions au général. Les Azeddin étaient rudoyés, comme ils le méritaient, d'avoir ainsi fait le vide autour de nous. Ils donnaient hypocritement pour excuse que, craignant une attaque, ils avaient cru prudent de placer des vedettes en avant de nos grand-gardes, afin de les prévenir en cas d'attaque. On s'expliqua avec les Kabyles; l'impôt était payé avec la promesse de nous livrer bientôt les auteurs de troubles, et la petite colonne rentra à Constantine, le 9 juillet, sans avoir brûlé une amorce.

Les événements qui venaient de se passer dans le Zouar'a étaient une protestation contre le pouvoir arbitraire de la famille des Azeddin, un appel à la justice française, appuyé sur les assurances les plus formelles de soumission. Dans la vallée de l'Oued-el-Kebir, les tribus paraissaient calmes, lorsque, peu de jours après la rentrée de la colonne du général Lefebvre, dans la nuit du 14 au 15 juillet, des chauffourniers militaires, campés aux Oulad Aïdoun, près de la maison de Boutemin, l'ami des Azeddin, étaient assaillis, pendant leur sommeil, à coups de fusil presque à bout portant. Trois des zouaves employés à fabriquer la chaux pour la construction du bordj d'El-Milia étaient blessés grièvement sous leur tente; un quatrième était tué raide. Sept indigènes, soupçonnés d'être les auteurs de ce lâche assassinat, étaient livrés: c'étaient des Oulad-Bouزيد, serviteurs du caïd Bou Rennan.

Au mois d'octobre, la situation devenait mauvaise dans le Zouar'a, la vallée de l'Oued-el-Kebir et une partie du cercle de Gigelli. Le caïd Ahmed Khodja, neveu de Bou Akkaz, alors caïd des Beni-Afer, ne pouvant ni percevoir l'impôt ni se faire obéir, dut se retirer devant ses administrés rassemblés tumultueusement en armes. Le fil télégraphique reliant Constantine à Gigelli, rétabli quatre fois, était quatre fois coupé. Fort heureusement les Oulad-Aïdoun autour de notre poste d'El-Milia restaient fidèles. Les menées de Bou Rennan étaient évidentes: c'était lui qui entretenait, sous main, toute cette agitation; bien plus, c'était lui, d'après certaines révélations, qui avait armé les assassins des chauffourniers et qui était l'instigateur du crime.

On ne pouvait, pour le moment, régler toutes ces difficultés, et cependant la conduite du chef des Azeddin ne permettait pas d'atermoiements; le jour où on lui demanderait des comptes, il fallait en finir définitivement avec lui et les siens; mais nous n'étions pas en mesure, à ce moment, de frapper ce grand coup. Nos troupes rentraient à peine d'Italie, et la mauvaise saison allait commencer. On attendit jusqu'au mois de mai 1860. Pendant cette période de temporisation, on réunit toutes les preuves démontrant la conduite de Bou Rennan, et au moment où l'on se décida à agir, il ne restait plus aucun doute sur ses menées coupables et hostiles.

Du camp de Mila où une colonne d'une quinzaine de mille hommes avait été réunie sous les ordres du général Desvaux, commandant la division, la proclamation suivante était adressée aux Kabyles chez lesquels on allait opérer. Voici ce document qui résume la situation :

« Vous avez écouté les conseils des gens de troubles et de désordres; la tranquillité et la paix ont cessé d'exister dans votre pays; — vos routes ne sont plus sûres; — vous avez coupé la ligne télégraphique de Constantine à Gigelli; — vous avez brisé les portes et les fenêtres des caravansérails de Fedj-el-Arbâ et de Chanâ.

« Je viens dans votre pays pour faire cesser cette situation. J'ai avec moi une colonne nombreuse avec laquelle je saurai vaincre toute résistance, si vous essayez de m'en opposer. Mais je ne veux point votre ruine; je ne veux point détruire vos villages et vos récoltes, couper vos arbres, incendier vos maisons. Je veux que vous rentriez dans le devoir, et que les gens dont les conseils ont égaré vos esprits soient punis. Les gens sages parmi vous seront les premiers à m'indiquer les coupables. J'écouterai les plaintes que vous pourrez avoir à me faire; si elles sont fondées, j'y ferai droit.

« Vos djemaâ m'expliqueront leurs besoins; je ne veux pas les laisser en dehors des affaires, je veux, au contraire, qu'elles soient les auxiliaires des caïds et des cheïkhs que je vous choisirai. Restez dans vos villages; toutes les maisons, tous les gour-

bis occupés seront respectés. C'est en vous voyant faire ainsi que je reconnaitrai que vous désirez sincèrement la paix et la tranquillité. N'écoutez point les conseils que peuvent vous donner les gens intéressés au désordre ; fermez l'oreille aux faux bruits et aux fausses nouvelles. Vous saurez toujours, en venant à mon camp, ce que j'exige de vous.

« Vous le voyez, la paix est entre vos mains. Mais si vous n'écoutez point les conseils que je vous donne aujourd'hui, si vous voulez résister, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes des malheurs qui pèseront sur vous.

« Mila, le 25 mai 1850.

« Général DESVAUX. »

Ce langage paternel était bien fait pour éclairer les Kabyles sur leurs véritables intérêts et les maintenir dans le devoir sans qu'il fût nécessaire de recourir à la force. En effet, la colonne arriva jusqu'au Fedj-el-Arbâ sans rencontrer un ennemi ; et là, toutes les tribus envoyaient au camp leurs djemaâ. Les conférences que le général eut avec elles, les protestations qu'elles faisaient sur leurs bonnes intentions, présageaient le rétablissement de la paix. Mais les chefs du parti de la résistance travaillaient encore dans l'ombre et finissaient par l'emporter. Dans une réunion tenue à Sidi-Mârouf, chez les Beni-Khettab, la guerre sainte était proclamée. A la suite de cette détermination, les grand-gardes du camp étaient attaquées pendant deux nuits. Les Kabyles avaient commencé la guerre ; il ne restait plus qu'à leur prouver la folie de leur révolte. Je ne répéterai pas ici le détail des opérations de la colonne expéditionnaire, déjà relatées dans mon « Histoire de Gigelli ». Un des premiers actes avait été de faire arrêter le caïd Bou Rennan, ainsi que son neveu Azeddin ben cheïkh Mahammed. Ces importantes captures s'exécutèrent sans grandes difficultés, et le général Desvaux fit alors marcher, de front, pendant les quatre mois qu'il rayonna dans ces montagnes, les opérations militaires et la réorganisation du pays. La famille Azeddin en fut exclue complètement. On n'en garda que deux membres : Bou Lakheras, caïd des Mouïa, et El hadj ben Azeddin, caïd des Beni-Ider de Gigelli, tous deux cousins de Bou Rennan, et qui

n'avaient jamais été avec lui que dans des relations, sinon hostiles, du moins assez tendues. El hadj ben Azeddin venait tout récemment de remplacer aux Beni-Ider son frère utérin Ahmed bel Hadj qui avait renoncé volontairement à son poste.

Quant à Bou Rennan et à son neveu Azeddin, on les destina d'abord à un Conseil de guerre ; mais en considération de leurs anciens services, l'autorité supérieure leur épargna cette cruelle alternative et les exila. Malgré tous les conseils qu'on leur avait donnés maintes fois, ils n'avaient pas voulu entrer dans les voies de la justice et de la régularité que nous poursuivions. Enrichis d'abord par la guerre et le pillage avant leur soumission et ensuite par leurs exactions en tout genre sur leurs administrés, ils ne pouvaient pas jouir de leur fortune en continuant d'exercer le commandement par des moyens honnêtes. Il leur fallait le pouvoir sans contrôle, la satisfaction de leur insatiable cupidité, de leurs rancunes et de leurs haines contre tous ceux qui ne se soumettaient pas sans réplique à leurs incessantes exigences.

Pour exercer ainsi le commandement, les Ben-Azeddin avaient dû s'entourer d'un grand nombre de créatures, fils ou petits-fils des compagnons de brigandage de leur ancêtre. Ceux-ci étaient non-seulement exempts de toute redevance en nature ou en argent, mais participaient aux exactions de leurs chefs et ne se faisaient pas faute d'en commettre pour leur propre compte, en toute occasion et autant qu'ils le pouvaient. Il y avait donc un nombre assez considérable d'individus liés par leur propre intérêt à soutenir l'autorité arbitraire des Azeddin qui, eux, n'avaient autre chose en vue que de tirer, n'importe par quels moyens, tout le parti possible de leur position. C'est encore au général Desvaux que revient le mérite d'avoir renversé ces tyrans kabyles si réfractaires à nos idées de droit commun et si nuisibles à la paix du pays.

Bou Rennan, interné à Tunis, mourut en 1861, au moment où il allait partir pour le pèlerinage de la Mecque. Il laissait deux fils : Allaoua et Aboud, qui obtinrent l'autorisation de rentrer à Constantine.

Azeddin ben cheikh Mahammed avait également choisi Tunis pour résidence.

Il nous reste, pour terminer la biographie de cette famille, à voir ce que devinrent dans la suite les enfants de Bou Rennan et ses cousins Bou Lakheras et Si El hadj restés à la tête de commandements dans la Kabylie orientale.

Bou Lakheras, comme nous l'avons vu, avait été nommé caïd des Mouïa en 1850 et maintenu dans cette position par les motifs mentionnés plus haut. Quant à El Hadj, il était caïd des Beni-Ider de Gigelli depuis 1859, en remplacement de son frère.

De 1860 à mars 1864, ces chefs ne donnèrent aucun motif de mécontentement et paraissaient se tenir en dehors de toute espèce d'intrigues. Mais à cette dernière époque éclata la nouvelle révolte qui agita encore une fois la contrée. Nous avons besoin d'entrer ici dans quelques développements préliminaires.

Quand Bou Rennan était devenu tout puissant dans le Zouar'a et l'Oued-el-Kebir, un certain refroidissement s'était manifesté entre lui et le cheïkh Bou Akkaz du Ferdjioua, qui jusqu'alors avait été l'ami de cette famille, c'est-à-dire du sof des Azeddin qui ne lui portait pas ombrage. Du moment où l'influence des Azeddin se consolidait et devenait prépondérante dans cette partie de la Kabylie touchant à son territoire et sur laquelle il avait de grandes prétentions de domination, Bou Akkaz changea de manière d'être et mit tout en œuvre pour la ruiner. Il avait réussi en partie; mais il tomba lui-même, peu après, ainsi que nous l'avons exposé, et lorsqu'il se vit annihilé à Constantine, lorsque le désir de retrouver son ancienne puissance s'empara de lui, il songea à ses alliés d'autrefois, aux derniers restes de la famille des Azeddin, qui pouvaient lui servir merveilleusement à étendre les réseaux de sa conspiration et devenir pour lui des auxiliaires de première utilité. Il renoua des relations avec eux, leur fit représenter l'amoindrissement dans lequel ils étaient tombés, fit briller à leurs yeux la possibilité de recouvrer cette autorité sans contrôle, exercée jadis par leurs oncles Mahammed et Bou Rennan, et réussit à les déterminer à coopérer à ses plans. Aux Azeddin était réservée spécialement la partie active des opérations : ils devaient soulever les populations de la petite Kabylie, toujours disposées à la révolte, quel que soit le drapeau mis en avant, tandis que Bou Akkaz travaillerait le Ferdjioua et les par-

ties de la montagne plus directement soumises à son influence. Pour cela ils avaient promis aux populations de venir se mettre à leur tête aussitôt que le premier coup de fusil serait tiré, quittes à s'en dispenser, s'ils voyaient que cette abstention pût être profitable à leurs intérêts. Les fils de Bou Rennan, Aboud et Allaoua, qui habitaient Constantine depuis la mort de leur père en exil, étaient entrés également dans le complot.

La situation politique de l'Algérie et de la Tunisie allait favoriser, peut-être même compléter cette levée de boucliers. Quelques jours, en effet, avant qu'elle se produisît dans notre Kabylie, nous étions informés que Si Seliman ben Hamza avait fait défection, entraînant à sa suite la puissante tribu des Oulad-Sidi-Cheïkh. Le mouvement, d'abord exclusivement local et particulier au sud de la province d'Oran, s'étendait bientôt à celui de la province d'Alger et aboutissait aux malheureuses affaires de R'assoul et de Tagguin.

Au même moment, une insurrection générale des tribus tunisiennes menaçait la tranquillité de toute notre frontière orientale. Plusieurs villes de la Régence, entre autres Badja, étaient prises et pillées ; les fonctionnaires nommés par le Bey chassés et remplacés par les partisans du chef de la révolte. Quant au Bey, il était réduit à Tunis à un territoire d'une lieue de rayon tout au plus. Si l'on rapproche la singulière coïncidence de ces divers soulèvements, tant en Algérie qu'en Tunisie, on pourrait, sans trop se hasarder, en conclure que l'Est et l'Ouest étaient d'accord et que ces deux explosions presque simultanées n'étaient produites que par une seule et même étincelle. Ce qui pourrait du reste confirmer cette hypothèse, c'est la mise en circulation d'un chant arabe — sorte de proclamation pour réveiller le fanatisme endormi — qui, communiqué d'abord secrètement de l'un à l'autre, finit par être saisi par nos agents dévoués. Les événements de Tunis et le rôle de Bou Akkaz dans l'insurrection kabyle y sont mentionnés d'une manière assez précise pour qu'il ne reste plus aucun doute à ce sujet. Voici la traduction du chant :

En Orient on a tenu conseil, et en Occident les hommes se battent.
On a monté les canons, et on s'est avancé vers Sétif pour renverser
ses fondations.

On a chanté la vigueur des Oulad-Salah (1).

Le feu a éclaté à Djemila, le bruit éclate dans la vallée.

Ahmed bou Akkaz est le sultan de la vallée;

Ses gens se groupent autour de lui;

Il donne des burnous verts et bleus, et d'autres vêtements.

Nous avons rompu le lien qui nous lie aux Français.

A Mila nous avons nettoyé la maison des Croyants (2).

Mila, la ville aux figues, que sont devenus tes habitants ?

Un cavalier vient à moi de l'Orient;

Avec lui sont soixante autres cavaliers en état de combattre.

Il campe avec un corps de troupes à l'Oued-Serrat (3).

Il va laisser Guelma et Dréhan (4) à ses compagnons.

Lui marchera directement sur Constantine dans laquelle il va se
vautrer.

De Tripoli, dit-il, je viens en émissaire, à pied, non à cheval;

J'ai suivi la crête des montagnes, afin d'éviter les villes des impurs;

Dans le Sahara je suis resté deux jours.

La rencontre a eu lieu à Megaous.

Le lendemain le conseil s'est tenu chez Kacem (5).

De Mechira à Bou-Areridj, il n'y a que feu et fumée (6).

Les amis des Français ont la peau desséchée sur les os.

Debout ! Lève-toi et fais ta prière, puis prends la crête des collines !

Prends garde de combattre ton frère musulman;

Les Français sont devant toi.

Fuis dans la montagne et abandonne la plaine.

(1) Oulad-Salah, tribu du Babor qui a opposé le plus de résistance, chaque fois que nos colonnes ont dû pénétrer dans ces montagnes.

(2) Une ancienne mosquée, réparée et transformée par nous en caserne et magasin, quand nous avons occupé Mila.

(3) Oued-Serrat, cours d'eau sur la frontière orientale, où jadis eurent lieu de nombreuses batailles entre les Tunisiens et les Algériens.

(4) Dréhan, dans la plaine de Bône.

(5) La mosquée de Sidi-Kacem située dans le village de Megaous, dans le Hodna.

(6) Mechira, localité des Oulad-Abd-en-Nour, entre Constantine et Sétif.

A Tunis on va chanter le *Rim* (1).

De mes yeux j'ai vu les spahis tournoyant dans le feu.

Nous avons déjà expliqué le but de la prise d'armes kabyle ; il nous reste à exposer les moyens employés par leurs instigateurs pour la provoquer. C'est un tableau de mœurs assez curieux, dans lequel figurent quelques personnages typiques. A Mila vivait un vieillard, du nom de El hadj Hadjoudj. Après une existence soi-disant vouée au mysticisme, cet homme, d'une obésité plus qu'ordinaire et qui l'empêchait de se mouvoir, n'avait dans sa personne rien qui dénotât les mortifications de l'anachorète. Sa peau enflée de graisse se crevait partout et le couvrait de pustules repoussantes : raison pour laquelle il était en odeur de sainteté. On le plaçait, par conséquent, au rang des *R'out*, c'est-à-dire qu'il était considéré comme un des bienheureux martyrs qui, selon la foi musulmane, accumulent sur leur corps, pour délivrer d'autant leurs semblables, une grosse dose des maux que le ciel envoie tous les ans sur le genre humain pour le châtier de ses fautes. Selon la croyance, le *R'out* ne survit pas longtemps à ses souffrances ; mais El hadj Hadjoudj était si adulé, si bien nourri par ses clients crédules, que semblable à Antée il reprenait toujours de nouvelles forces au lieu de succomber et vivait depuis plusieurs années dans cet état ulcéreux et infectant. Le cheïkh Bou Akkaz et les Ben Azeddin n'étaient jamais passés à Mila, du temps de leur puissance, sans aller baiser la main de ce santou puant et déposer à ses pieds de riches offrandes (2). Depuis leur chute, ils ne cessaient de faire appel à ses prières avec accompagnement de nouveaux dons substantiels.

Le peuple raïa allait journellement visiter le santou avec res-

(1) *Rim*, mot qui sert de finale à diverses poésies populaires de Tunis.

(2) El hadj Hadjoudj, arrêté à la suite de l'insurrection, fut envoyé et interné à Tougourt, où il mourut. Le cheïkh Bou Akkaz a donné les fonds nécessaires pour lui faire un tombeau que surmonte une jolie coupole en maçonnerie. Ce monument est élevé hors l'enceinte de Tougourt, à l'ouest, à côté de la nécropole des Ben Djellab, anciens sultans de cette ville saharienne.

pect, implorer sa bénédiction et lui demander conseil. La cellule d'El hadj Hadjoudj, succursale de la boutique du savonier de Constantine, servait tout d'abord de point de réunion aux affidés (1). Le soi-disant marabout, qui avait reçu le mot d'ordre, annonça à ses visiteurs qu'il avait eu des visions ; d'après lui, le moment de se lever était venu, afin de remettre en place les anciens maîtres légitimes de la contrée. Il ajoutait même que, lors du pèlerinage de l'année précédente, l'ordre en avait été donné à la Mecque dans une assemblée présidée par un agent du Sultan de Stamboul. Telles étaient les menées occultes et dangereuses de cet homme vénéré, qui avait l'air de ne s'occuper que de choses célestes.

Un peu plus loin, dans les collines du Serâ des Oulad-Abd-en-Nour, près du village de Kareb, un autre vieillard, du nom de Bou Grin, sorte de barde des tribus voisines, jouissait de la réputation de prédire l'avenir. Ami, d'ancienne date, des Ben-Achour et des Ben-Azeddin, il composait les poésies populaires dont nous avons vu ci-dessus un échantillon, et les lançait aux quatre vents pour émoustiller l'éternel sentiment d'indépendance locale.

Enfin, la troisième cheville ouvrière de tout le mouvement habitait le Zouar'a même. C'était Mouley Mahammed, mokaddem ou supérieur des Khouan de l'ordre religieux de Sidi Abd er Rahman. Plus ingambe que les précédents, celui-ci était allé maintes fois à Constantine pour recevoir directement ses instructions de la bouche même du savonier et des fils de Bou Rennan. Ses Khouan étaient nombreux dans la montagne ; on n'aurait pu choisir de meilleur collaborateur pour recruter des adhérents à la révolte. A sa rentrée au Zouar'a, au retour de ses voyages à Constantine, un de ses adeptes, souffrant, le faisait appeler au village de Djelama pour lui écrire des amulettes amenant la guérison ; mais le malade succombait, malgré tous les chiffons de papiers appliqués sur son corps. C'est, en cette circonstance, que Mouley Mahammed, d'après ses propres aveux, confirmés par ceux de ses affidés, procéda à ses premières démarches

(1) Voir ci-dessus.

dans la voie qui lui était tracée. Les scènes de deuil, les lamentations autour du cadavre, pendant la veillée des amis et des parents venus de divers points de la tribu, semblaient se prêter à cette sorte de confiance. Vers le milieu de la nuit, il engage les assistants à le suivre, et il les conduit dans le grand jardin situé au-dessous du village. Le mokaddem sort alors un Coran du capuchon de son burnous, et demande à chacun des hommes présents d'y apposer successivement la main pour jurer le secret sur la révélation qu'il va leur faire. Cette promesse obtenue sans peine, il dénonce les projets de révolte, mais ne nomme cependant pas encore ceux qui sont à sa tête. Par sagesse ou prudence des assistants, les uns refusent l'aventure, les autres plus inflammables s'y lancent à corps perdu. Cette sorte de triage préliminaire accompli, le mokaddem s'assure par des questions individuelles que chacun de ces derniers persiste dans sa résolution. Alors il les soumet à une nouvelle épreuve, en exigeant d'eux le serment solennel du *zergoun* (1), avant de les initier à tous les détails du complot et en faire connaître les chefs. Le *zergoun*, usage traditionnel et très-respecté chez ces Kabyles, consiste à se réunir dans une mosquée ou autre lieu consacré. Là, on s'assied en cercle autour d'un plat de couscous sur lequel on a préalablement récité des prières ; chaque convive, à tour de rôle, met la main dans le plat, fait une boulette de couscous, et la passe à son voisin de droite, lequel avant de l'avaler prononce cette formule : Que Dieu me prive à jamais de cette nourriture, si je romps mes serments !

Mais la cérémonie n'est pas finie ; il y a encore la *defina*, l'enterrement du secret. Un trou est creusé dans le sol du sanctuaire ; puis on se compte, et on apporte des cailloux en nombre correspondant à celui des conjurés. Chacun en prend un sur lequel son nom est inscrit, et il le dépose de ses mains dans le trou, comme il ferait d'un cadavre. Il saisit ensuite et avale

(1) *Zergoun* signifie *boucle, anneau*, c'est-à-dire que tous les conspirateurs sont unis solidement entr'eux, comme les molécules métalliques d'un bracelet, après s'être passé de l'un à l'autre les bouchées de couscous.

une pincée de la terre extraite de la cavité, en faisant ce nouveau serment : Que la terre me repousse de son sein après ma mort, si je trahis le secret que j'enferme ici !

Ces simagrées, le mokaddem Moulay Mahammed les employa en détail vis-à-vis de ses compagnons ; après quoi, toute la trame de la conspiration et le nom de ceux qui la dirigeaient dans l'ombre leur fut révélée. Ainsi initiés, chacun d'eux avait pour mission d'en faire autant parmi les siens, afin d'augmenter le nombre des adhérents.

On était alors en ramadan, temps de jeûne et de mortifications, pendant lequel le fanatisme est toujours plus ardent qu'à toute autre époque de l'année. Le jour de l'*aïd*, fête de la rupture du jeûne, qui eut lieu le 10 mars, tous les Khouan du Zouar'a et de la plupart des tribus voisines arrivaient à la bourgade de Dar-el-Hamra, résidence de Moulay Mahammed. Le mokaddem leur récitait la prière en usage dans cette circonstance, et il était décidé que, huit jours après, les hostilités commenceraient. Dans l'intervalle, Bou Lakheras ben Azeddin conviait les principaux meneurs du mouvement à une *zerda* ou repas solennel auquel assistaient les fils de Bou Rennan venus de Constantine. Enfin, dans la nuit du 18 mars 1864, les Kabyles en armes s'assemblaient à Bâinen. El hadj ben Azeddin, le caïd des Beni-Ider, accourait de son bordj au galop pour les haranguer une dernière fois. La troupe des conjurés, au nombre d'environ cinq cents, se met en marche, descend au contrefort de Bardo, et allume là un feu de broussailles pour annoncer qu'elle marche. A ce signal, d'autres feux brillent sur toutes les crêtes, pour dire : allez de l'avant, nous sommes prêts à vous soutenir. C'était vers le milieu de la nuit. Les Kabyles descendent alors de la montagne comme une avalanche, et attaquent le bordj de Zeraïa où réside Si Hammou, le nouveau caïd du Zouar'a depuis la chute de Bou Rennan. Ils comptaient le surprendre et le massacrer. Par un hasard providentiel, il était absent. Dans la soirée, il avait reçu de l'officier chef du poste d'El-Milia l'ordre d'aller le rejoindre pour régler une affaire, le lendemain. Après son souper, Si Hammou était parti brusquement. Les agresseurs n'avaient pas eu le temps d'en être informés ; aussi étaient-ils déçus de ne pas le trouver.

Dans leur rage, ils tuaient quelques serviteurs, mettaient à sac la maison de commandement et l'incendiaient après en avoir enlevé tout ce qu'elle contenait, même des provisions de grains réunies pour venir en aide aux malheureux du pays. L'échauffourée de Zeraïa jeta le trouble dans toutes les dispositions prises d'avance. Les Kabyles, avec la versatilité qui leur est habituelle, voyant leur coup à moitié manqué, puisque la mort du caïd Hammou entrerait dans leur programme, voyant surtout qu'ils ne pourraient mettre dans la balance la tête d'un chef qui nous était dévoué pour entraîner, au moyen du sang versé, les fractions encore chancelantes, les Kabyles, disons-nous, s'étaient dispersés aussitôt après l'incendie de Zeraïa, abandonnant leur chef Moulay Mahammed qui n'avait pas tardé à tomber entre nos mains. Aussitôt que les premières révélations des auteurs de ce petit drame eurent éclairé l'autorité, des mesures de rigueur étaient prises. Bou Akkaz était arrêté à Constantine. Le commandant de Bonnemain avec quelques spahis allait hardiment surprendre pendant la nuit Bou Lakheras ben Azeddin dans sa résidence des Mouïa et l'enlevait sans coup férir. Pendant qu'El hadj ben Azeddin était arrêté à Gigelli, Allaoua et Aboud, les fils de Bou Rennan, étaient saisis à leur domicile même à Constantine.

Peu de temps après, les Azeddin étaient envoyés à Corté. Aboud y mourut. Bou Lakheras et El Hadj furent autorisés plus tard à se rendre à Tunis et à y habiter avec leurs parents déjà exilés dans la Régence.

Les événements qui s'accomplirent, à cette époque, dans les provinces d'Oran et d'Alger ainsi que dans la Tunisie, ne permirent pas d'entrer de suite dans les montagnes kabyles et de réprimer la tentative audacieuse dirigée sur Zeraïa. Il fallait pourvoir au plus pressé, empêcher l'insurrection saharienne de gagner nos tribus, raffermir notre frontière ébranlée par la révolte du tunisien Ali ben R'edahoum. A cet effet, le général Desvaux chercha à rassurer les populations kabyles compromises; il leur fit savoir que les chefs de ces désordres qui se trouvaient en nos mains seraient seuls punis sévèrement, et qu'il tiendrait compte, dans le règlement de cette affaire, des excitations dont les montagnards avaient été l'objet et surtout de la promptitude

avec laquelle ils étaient rentrés dans le devoir. Grâce à ces moyens et à l'activité de nos officiers et de nos chefs indigènes, la province de Constantine put traverser cette grave secousse sans dommages. Le Sahara surtout, bien que plus exposé que les autres parties par le voisinage de la révolte, se montra d'une solidité remarquable. Le caïd de Tougourt, Ali Bey, et le marabout de Temacin, Si Mohammed El Aïd, firent preuve d'un dévouement qu'on ne saurait trop louer.

La situation générale se maintenait ainsi d'une manière satisfaisante, lorsque, dans les derniers jours du mois de juin, on apprit que les tribus kabyles compromises au printemps par l'attaque du bordj de Zeraïa s'agitaient de nouveau. Le parti dont les chefs étaient à la kasba de Constantine mettait en jeu ses dernières ressources. Il profitait des événements qui se passaient dans la Régence de Tunis pour faire circuler les nouvelles les plus absurdes et les plus alarmantes. Quelques-uns des serviteurs des Ben Azeddin, internés à Tunis depuis 1860, étaient revenus secrètement dans le pays et avaient répandu des lettres excitant de nouveau les populations à la révolte. Des flottes nombreuses, disaient-ils, venues de Constantinople, avaient débarqué en Tunisie une armée considérable, et le sultan Abd-ul-Aziz lui-même arrivait délivrer l'Algérie du joug des Infidèles. Nous n'avions pu triompher de la révolte dans la province d'Oran, ajoutait-on, et nos troupes ne pouvaient suffire à la tâche. Dans ce moment d'émotion universelle, il n'en fallait pas tant pour tourner la tête aux pauvres Kabyles ; et dès le commencement du mois de juillet, les rassemblements armés avaient recommencé, et l'on discutait de se porter sur le bordj d'El-Milia, où résidait l'officier français administrant la vallée de l'Oued-el-Kebir. Nos contingents restés fidèles, conduits énergiquement par les caïds Ben Habilès, Ben Amirouch et Ben Meniâ, combattirent les insurgés. Bouleversés par la guerre que leur faisaient nos alliés, se sentant isolés de toutes parts, et afin de préserver leurs familles et leurs biens de la ruine, ceux-ci arrivaient, le 11 août, implorer l'aman. Néanmoins, quelques tribus du côté du Ferdjioua conservaient une attitude hostile, et il était indispensable de les faire visiter par nos troupes. Le 9 septembre 1864, le général

Périgot, qui venait de succéder dans le commandement de la province de Constantine au général Desvaux nommé sous-gouverneur de l'Algérie, se mettait en route pour parcourir la Kabylie orientale avec deux brigades présentant un effectif d'environ 5,000 hommes (1). Sa colonne bivouaquait successivement à Zeraïa, Oued-Ferdja, Fedj-Bâinen, Fedj-el-Arbâ, El-Aroussa. Les Kabyles s'étant soumis partout, le général dirigea ses opérations du côté du Ferdjioua, et le 21, il campait au col de Fedou-lès. Ici, l'esprit des populations était moins pacifique, et les rapports des espions signalaient, dans les bois des environs, des rassemblements nombreux disposés à combattre. Mais toutes les dispositions pour les bien recevoir étaient prises. Les Kabyles n'étaient plus d'accord ; les uns voulaient attaquer le camp, d'autres la colonne en marche. Pendant ces controverses, nous avançons toujours au cœur du pays ; et les Kabyles perdirent une belle occasion de nous inquiéter, pendant que les troupes descendaient par d'affreux sentiers, défilant homme par homme au fond de l'Oued Menar que domine la montagne de Tamesguida. Là, au fond d'une sorte d'entonnoir, ils eussent pu certainement nous faire beaucoup de mal ; mais l'ennemi resta sur les hauteurs voisines où nous l'apercevions très-bien à l'œil nu, observant la marche de la colonne, sans songer à l'attaquer dans ce passage difficile.

Ce ne fut que dans la nuit du lendemain, au camp de Berdel-Kanoun, près de l'Oued-el-Halib, que nos grand-gardes commencèrent à recevoir des coups de fusils. Au matin, la colonne se déployait en marche à travers la plaine de Merenniouen. A ce moment elle était attaquée, en tête, en queue, par de nombreux contingents des Richia, Oulad-Amer, Beni-Medjaled et Arbaoun. Il fallait punir cette agression. Le Général massa son monde aussitôt, redressa son camp sur les bords de l'Oued-el-Kebir, et une heure après, prenait à son tour l'offensive avec quatre ba-

(1) 1^{re} brigade, colonel Ferradou : 2 bataillons du 20^e de ligne, 1 bataillon du 83^e.

2^e brigade, colonel Zentz : 2 bataillons du 63^e, 1 bataillon du 3^e zouaves, 1 escadron du 3^e chasseurs d'Afrique, artillerie, génie.

taillons sans sacs. Les hauteurs voisines où s'étaient retranchés les Kabyles, étaient successivement enlevées, ainsi que le village d'Arbaoun où s'était rassemblé le gros des insurgés. C'est à Arbaoun que résidaient plusieurs des amis dévoués de Bou Akkaz, et c'étaient eux qui avaient conduit l'attaque. Les pertes qu'ils éprouvèrent en cette circonstance étaient de nature à refroidir leur sympathie pour l'ancien maître.

A la veille de voir la tranquillité se rétablir dans la région kabyle, de graves nouvelles nous arrivaient du Sud. La défection des Oulad-Sidi-Cheïkh s'était propagée, et les tribus du Hodna de Bousâda étaient déjà entraînées dans la révolte. Pressé par les circonstances, le général Périgot laissait le commandement du Babor au caïd Ben Habilès, en remplacement d'Ahmed ben Derradji, le gendre et le neveu de Bou Akkaz, dont la conduite dans ces derniers événements avait été plus que douteuse. La colonne quitta donc la Kabylie pour se diriger rapidement à Sétif et de là à Bordj-bou-Areridj. La révolte du Hodna avait fait des progrès; mais au combat de Dermel le colonel de Lacroix écrasait les rebelles. Néanmoins il fallut observer le Sud pendant tout l'hiver.

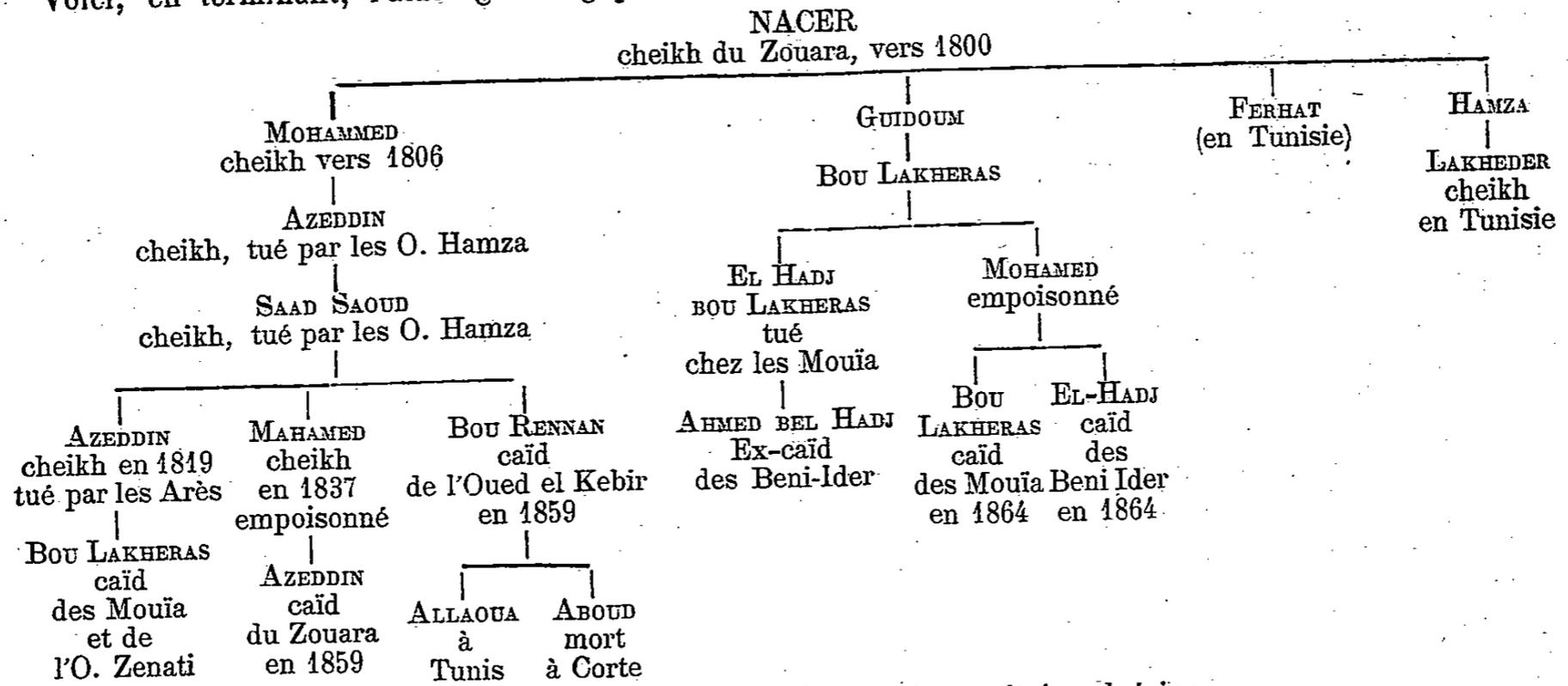
Le départ précipité de nos troupes de Kabylie fit relever la tête encore une fois au vieux parti du cheïkh Bou Akkaz qui continuait à travailler sous mains. Il s'en suivit plusieurs attaques à main armée du côté du Babor, refus d'impôts, assassinat de cheïkhs trop fidèles à notre cause. Tous ces faits, je les ai déjà racontés en détail dans mon « Histoire de Sétif ». Les intempéries qui signalèrent le début de l'année 1865 empêchèrent, pendant quelque temps, de nouvelles manifestations hostiles; mais elles recommencèrent avec une nouvelle ardeur, dès que l'état de la température le permit. Le général Périgot dut se remettre en campagne avec les troupes de Constantine et de Sétif, livrer plusieurs combats aux insurgés, notamment à Serdj-el-R'oul, montagne abrupte, où s'étaient retirés les plus fanatiques partisans des Bou Akkaz et des Ben Azeddin. (1)

Enfin, après une campagne de quatre mois dans ce massif

(1) Voir les détails de cette campagne dans mon *Histoire de Sétif*.

montagneux, le calme fut rétabli partout. Ce n'est plus qu'en 1871 que nous reverrons ce pays subir de nouvelles commotions; mais ces derniers événements n'entrent pas dans le cadre de la présente notice.

Voici, en terminant, l'arbre généalogique de la famille des Ben Azeddin :



352

Il n'existe plus aucun représentant mâle de cette famille sur le territoire algérien.

L.-Charles FÉRAUD.